Texte extrait de l'hebdomadaire « Indochine » N°55 du 18 septembre 1941, Hanoï, Vietnam

LE CHANT DE L'AVEUGLE

par LÊ-THANH-KHOI

Sous le règne du roi Hung le Quatrième, il était au pays de Van-Lang un mandarin du nom de Cao. Le Ciel lui avait accordé deux enfants, deux fils qu'il appela Tan et Lang et qu'il chérissait d'un même amour.

Comme deux pousses de bambou aux tiges élancées, Cao-Tan et Cao-Lang croissaient en beauté et en force, et chaque jour ils apprenaient à s'aimer davantage. La même lampe studieuse éclairait leurs fronts penchés sur les mêmes textes, et le même soleil riait à leur jeux.

Leurs parents, attendris par ce spectacle, caressaient le vœu de les voir toujours unis comme le calice et le pistil des fleurs.

Hélas ! alors que Tan et Lang atteignaient leur dix-septième année, et voyaient mûrir les promesses de l'avenir, un incendie ruina la maison. Par bonheur, ils avaient échappé au feu, mais leur père était tombé sous les décombres, et leur mère blessée, sentant sa fin venir, murmura en leur étreignant les mains :

« Soyez fidèles l'un à l'autre, à jamais, mes enfants ! C'est le dernier souhait de votre mère mourante. Au delà des Sources Jaunes, si je pense que vous restez unis, mon âme sera heureuse et tranquille. »

S'étant agenouillés, ils baisèrent ses cheveux blancs. Un sourire passa au milieu de ses larmes, et son visage prit une expression de sérénité infinie. Elle expira. Alors ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, et pleurèrent longuement.

Lorsque, après avoir allumé des baguettes d'encens, brûlé du papier votif, ils s'en furent se prosterner devant les tombes de leurs parents, ils se regardèrent tristement. Maintenant, il leur fallait partir ! Le malheur avait dispersé leurs biens comme leurs amis. Devant eux la route s'allongeait sans fin et sans espoir, et chaque pas allait les séparer davantage des cendres des morts vénérés.

« Mais qu'importent les peines, Lang, puisque nous sommes l'un près de l'autre ! », disait Tan à son frère. — « Nous irons travailler dans les artisanats et dans les fermes. Et puis les oiseaux chantent et les sources sont claires. Que les bons génies et les mânes de nos ancêtres nous protègent ! »

Or un jour, comme ils marchaient dans la chaleur de l'été approchant, par un chemin désert, ils entendirent soudain, à travers le bruissement des feuilles, le bruit agréable d'un moulin à paddy. Bientôt, au détour du sentier un toit de chaume apparut parmi des bananiers. Des y-langs se miraient dans un bassin verdâtre. Au fond de la cour, sous une claie de bambou tressé, où s'enroulaient des antigones, une jeune fille tirait le moulin.

Son visage ovale aux traits fins et purs avait une expression enfantine et pleine de douceur. Sur le sol, à ses pieds, un moineau en sautillant picorait des grains de paddy. De temps en temps, il levait la tête vers elle et poussait de petits cris, et elle lui souriait doucement.

Ils s'étaient arrêtés, charmés par ce tableau, toute leur fatigue semblait s'être évanouie, et ils la contemplaient, belle et bonne comme ces fées qu'on représente dans les images populaires.

En ce moment elle tourna la tête, et les aperçut, son visage s'éclaira :

— « Père, s'écria-t-elle, viens donc ! Voilà deux ouvriers. Le soleil du cinquième mois va mûrir nos riz, il nous faudra des gens pour les faucher. »

Un grand vieillard parut.

A la vue des deux jeunes gens, il sembla surpris de leur bonne mine. Et lisant dans leurs yeux la franchise et la bonté, il les interrogea avec bienveillance.

Quand il eut appris leur histoire, il fut touché de leur malheur et de leur affection mutuelle. Puis il songea à l'autel de ses ancêtres que nulle main après sa mort ne pourrait encenser et fleurir, et il désira adopter l'un d'eux. Il leur dit :

— « J'ai connu vos parents. Puisque vous êtes orphelins maintenant et que les Génies vous ont conduits ici, demeurez avec moi. Car je n'ai pas de fils, je suis vieux et mon affliction est très grande. »

Des larmes coulèrent de leurs yeux, ils se prosternèrent devant lui, et le remercièrent.

Luu-Ong était le maître d'école du village. Il apprenait aux enfants à tracer les caractères chinois et leur lisait des poèmes de Li-tai-Pé. Du matin au soir, de la petite école, les voix claires rythmant les périodes anciennes, se mêlaient aux bruits d'ailes et aux gazouillis des oiseaux.

Chaque jour, Cao-Tan et Cao-Lang venaient écouter ses leçons et le vieux lettré, voyant

leur intelligence luire comme une étoile, se réjouissait. Mais quoi que les deux frères fussent égaux par l'esprit et par le coeur, Luu-Ong préférait Lang le plus jeune, et aimait à s'entretenir avec lui de la philosophie chinoise. Et Tan voyant cela était heureux et fier de voir encourager son cadet.

Cependant l'été était venu tout à fait, et faisait plier les épis mûrs dans les champs dorés. Dès l'aurore, aux cris des poules d'eau, les moissonneurs en file, s'en allaient à la rizière, en chantant.

Puis, courbés au ras du sol, faucille en main, pas à pas, ils coupaient les épis, et à chaque crissement une blonde poignée s'épandait sur le sol.

A midi, l'ombre d'un banian les accueillait au repos. La jeune fille venait leur apporter des plateaux de nourriture. Tan et Lang la regardaient, émus, marcher par les diguettes, sa silhouette si fine se détachant sur le ciel bleu, harmonieusement.

Le vent courbait les moissons, çà et là quelques aigrettes planaient, les ailes grandes ouvertes, immobiles dans leur vol blanc. Très loin arrivait dans l'air le son tranquille et lent d'un gong. Une paix sereine s'étendait sur le paysage, et un bonheur calme emplissait leur cœur.

Un jour, ils étaient allés tous les quatre herboriser dans la forêt. Luu-Ong, la main appuyée sur l'épaule de Cao-Lang, lui disait :

— « Le sage idéal, mon enfant, est une force qui préside à la vie universelle. Car il ne s'est perfectionné lui-même que pour rendre meilleurs les autres hommes. Souvent le Maître, après avoir fait de la musique, s'adressait ainsi à ses disciples : « Imitez l'ouvrier qui taille et polit la pierre précieuse ! que la raison règle vos cœurs et les purifie des tâches qu'ont créées les passions. C'est alors seulement que, libérés par la sagesse, vos âmes pourront s'élever à la connaissance du Ciel et de la terre, et elles monteront vers la Vérité, comme un vol de hérons sacrés dans la clarté du jour. »

Luu-Thi cueillait des fleurs sauvages et en faisait un bouquet. La chanson stridente des cigales se mêlait au bourdonnement des abeilles qui voletaient, jaunes d'or, ivres de miel. Mille bruits, mille senteurs sortaient des herbes, des feuilles, des fleurs, de l'air. Tout exhalait l'odeur de la riche saison. Et sur tout, le soleil, le chaud soleil du cinquième mois tombait, jetant des éclairs sur la frondaison, et faisant pleuvoir dans les allées des perles de lumière.

— « J'ai chaud, s'écria-t-elle. Oh ! Tan, je vois, là-bas, le long des buissons d'hibiscus, une source qui miroite, toute blanche de soleil. »

Elle y courut, et s'agenouilla pour boire. Quand elle releva la tête, rosie par la course et brillante de gouttelettes d'eau, il ne put s'empêcher de murmurer :

— « Comme tu es jolie, Luu-Thi ! »

Elle tourna précipitamment la tête, et dit :

— « Regarde ce lézard qui se chauffe au soleil, la bouche ouverte, là. »

— « Ah oui ! qu'il est beau !... Non, qu'il est laid ! »

Ils se regardèrent, rougirent et détournèrent la tête. Cao-Lang, qui arrivait, surprit leur attitude embarrassée et ressentit comme un choc au cœur qu'il ne put expliquer.

Ils revinrent silencieux.

Maintenant la moisson était faite, et les granges où s'entassaient les gerbes embaumaient la bonne odeur des riz.

Par cette nuit de juin, le village était en fête. Sur la place devant la maison commune, qu'éclairaient faiblement des lanternes suspendues aux branches des arbres, on avait tendu une corde vibrante entre deux piquets plantés en terre. Assis sur des nattes fleuries, les notables allaient, suivant la tradition, juger les meilleures chansons et leur décerner les prix.

Le long des haies de cactus s'en venaient par groupes, garçons et filles. Et voici que de l'ombre, une voix s'éleva qui chantait doucement :

Hier, en me rendant à la source voisine,
Je vous ai vu passer sous les bambous en fleurs.
Et depuis votre image, ainsi qu'une églantine,
Fleurit la solitude et l'ombre de mon cœur.

Cao-Tan et Luu-Thi se promenaient à pas lents, sur le gazon moelleux. Les cigales chantaient sous les mottes de foin, dans l'ombre scintillaient des lucioles.

— « Asseyons-nous un moment », dit-elle.

Ils s'assirent dans l'herbe. Cao-Tan entendait palpiter son cœur.

A travers la brise parfumée leur venaient les échos de la chanson lointaine :

Vos yeux ont la douceur d'un ciel calme d'automne
Que caresse un rayon alangui de soleil.
Et vos lèvres sourient comme le flot frissonne
Quand le vent du matin touche le lac vermeil.

— « Luu-Thi..., murmura-t-il, vois, la lune monte à l'horizon, un rayon qui glisse à tra-

vers le feuillage fait briller plus doucement tes yeux. »

— « Pourquoi me parles-tu ainsi, Cao-Tan, dit-elle. Ai-je donc changé tout à coup ? »

Mais il sentait sa main frémir dans la sienne et il dit en tremblant : « Je vous aime ».

Elle ne répondit rien, mais un frais parfum l'effleura, et il sentit sa tête se poser légèrement sur son épaule. Son cœur fut ébloui d'amour.

Luu-Ong consentit à leur mariage. Et les jours se levaient pour Cao-Tan, heureux et clairs comme l'eau d'un ruisseau.

Hélas ! son bonheur eût été sans mélange, s'il n'avait pas vu son frère de jour en jour plus sombre.

Seul, Lang errait dans la forêt. Pensif et immobile, il restait assis, sur une roche isolée, à contempler la chute des feuilles.

— « Qu'ai-je donc ? se demandait-il, hélas ! mon cœur est plein d'un vide immense, je fuis la clarté du jour et j'évite mon frère. Mon âme inquiète appelle une chose, mais quoi ? »

Souvent Tan voyant son frère troublé, s'intéressait : « Quel chagrin te ronge, dis-le moi, ô mon frère ! Ne puis-je donc rien pour toi ? » Lang détournait la tête et ses yeux s'emplissaient de larmes, sans qu'il sut pourquoi.

Un jour, il entra par hasard dans la chambre de Luu-Ong. Un livre était ouvert sur la table. Il lut ces vers d'un poète chinois :

« Le printemps est revenu. Je vous envoie cette branche de pêcher de mon jardin, encore humide de rosée. Les fleurs vous diront mes sentiments, car puis-je écrire une lettre, ô mon amie ! Lorsque je pense à vous, mille paroles se pressent sur mes lèvres que je voudrais vous murmurer tout bas, mais chaque fois que je prends mon pinceau, les seuls mots qui me viennent sont ceux que je prononce sans cesse : « Je vous aime... »

Le livre tomba de ses mains : hélas ! il avait connu la cause de son mal.

Alors il voulut s'enfuir et s'échappa un soir. Il erra dans la forêt. Il marcha sans le savoir, ne sentant ni le vent, ni la ronce qui s'accrochait à ses habits. Le matin le trouva gisant au bord d'une petite rivière, épuisé.

Il se souvint alors des heureux jours d'antan où la lumière brillait si sereine pour tous deux, et les dernières paroles de leur mère lui revenaient au cœur. Et les larmes que sa trop grande douleur avait étouffées d'abord jaillirent, et il pleura amèrement.

— « O mère, s'écriait-il, pardonnez-moi ! Je n'ai pu rester fidèle à ma promesse. Mais mon cœur est si lourd de peine, et ni l'enseignement de mon maître, ni ma pauvre raison n'ont pu l'apaiser ! »

Son cœur se brisa de chagrin.

Dès que Cao-Tan s'aperçut de la disparition de son frère, il courut sur ses traces, sans avertir sa femme, tourmenté d'un souci secret. Mais en vain fouillait-il les buissons et les taillis : seul l'écho répétait ses appels angoissés, et il n'entrevit que le lièvre qui détalait dans les herbes ou l'aile d'un hibou. Au bout d'une journée, il arriva à la rivière, et soudain découvrit sur la berge le cadavre de son frère.

Il crut que son âme s'échappait.

— « O malheureux, gémit-il, pourquoi ai-je été si égoïste dans mon bonheur que je n'ai pas su le comprendre ? Et tu es mort, Lang, par amitié pour moi, par honneur ! Ah, puisque nous ne sommes plus réunis dans la vie, pour remplir ma promesse faite à ma mère, puisse-je mourir aussi, afin de te payer là-bas ma dette d'amitié ! »

Et la légende dit qu'il pleura tant qu'il mourut.

Cependant Luu-Thi, désolée, était partie à la recherche de son mari. Elle se lamentait :

— « Voilà que mon époux et mon frère m'ont quittée. Qu'ai-je fait, ô Ciel, pour mériter une telle infortune ? O Tan, où que le sort t'emporte, il me serait doux de te suivre, la vie, c'est toi ! »

Ayant erré plusieurs jours, elle parvint à la même rivière et aperçut les deux cadavres. Doutant de son malheur, elle leva les yeux au ciel et s'approcha. Elle les vit, poussa un cri, et tomba morte.

Le lendemain matin, des bûcherons découvrirent leurs corps gisant l'un près de l'autre. Ils admirèrent leur fraîcheur, pareille à celle de la rosée, comme si les Génies pitoyables avaient voulu leur conserver dans la mort même leur beauté. Puis, selon les rites, ils les ensevelirent à l'endroit même.

Or la nuit suivante un miracle se produisit. De la tombe de Cao-Tan jaillit un palmier vert aux larges feuilles, et une liane sortie de celle de Luu-Thi qui vint s'enrouler autour de lui, tandis que sur celle de Cao-Lang surgit un bloc de pierre blanche.

Et le peuple ayant su leur histoire, comprit à ce signe que le Ciel voulait perpétuer ces exemples d'amitié et d'honneur : « C'est pourquoi il leur éleva un temple, sur le fronton duquel on inscrivit : « A la concorde des frères, et à la foi des époux ».

Et la foule des fidèles y vint en pèlerinage, et le récit de ces prodiges parvint à la Cour

du roi Hung. Comme il était pieux, il voulut visiter le lieu saint.

Ayant fleuri l'autel et allumé des baguettes d'encens, il contempla longtemps le bétel et l'aréquier enlacés dont l'ombre couvrait la pierre, et il songeait :

« Ne pleure plus, Cao-Lang, ton mal est sans espoir, mais le Ciel dans sa pitié infinie a permis qu'une feuille de bétel vienne effleurer ta pierre. Amour, amitié ! Eh, qu'importe qu'ils soient morts, puisqu'on se souvient d'eux. »

Alors un ministre très vieux et très sage dit :

— « Sire, c'est la parfaite union des âmes de ces trois jeunes gens qu'a voulu récompenser le Ciel. Il semble donc que les formes sous lesquelles ont refleuri leurs cendres doivent aussi s'unir. »

Hung-Vuong loua cet avis. Il fit broyer une noix de l'aréquier et une feuille de bétel avec un morceau de la pierre réduite en poudre, et mâcha le mélange.

Aussitôt un parfum nouveau, sucré et légèrement amer, emplit sa bouche, ses lèvres devinrent fraîches et rouges. Charmé, le roi déclara :

— « Pour commémorer le souvenir de ces pieuses amours, que mon peuple répande partout la culture de ces plantes. En toutes occasions, aux cérémonies et aux fêtes publiques et privées, ils présenteront l'arec et le bétel comme la plus pure offrande ».

Ainsi fut fait. C'est de ce jour qu'en Annam on chique le bétel, et chacun a toujours observé les désirs de Hung-Vuong.

Quand l'aréquier est en fleurs, son odeur embaume tout l'air environnant, et l'amoureux se réjouit dans son cœur. Car c'est bientôt le temps où la noix devient mûre, la belle noix verte qu'il ira offrir à sa fiancée, avec une feuille de bétel et un peu de chaux, dont le mélange est si doux et légèrement amer.

LÊ-THANH-KHOI.